

Penser, inventer, apprendre

ÉRIC HITIER. Classe coopérative ? Classe inversée ? Classe numérique ? C'est tout cela à la fois ! Au-delà des dénominations et des modes, les élèves y fabriquent eux-mêmes leurs ressources d'apprentissage, s'approprient les espaces en fonction de leurs besoins et décroissent les usages stéréotypés des objets et des lieux.

Comment avez-vous commencé à réfléchir à l'utilisation de l'espace de votre salle de classe ?

C'est venu assez naturellement, car je fonctionnais déjà en pédagogie de projet, en pédagogie active. Ma classe était construite avec des tables en ilots, des coins de production et de création. Puis, il y a trois ans, j'ai complètement changé ma façon de travailler. J'ai alors mené une réflexion sur les usages particuliers de l'espace dans la classe, sur le type de mobilier, sur les couleurs, sur la mise en place de plantes, d'objets de confort visuel, au niveau des odeurs, etc.

Et cette réflexion, vous l'avez menée seul ou avec les élèves et les parents d'élèves ?

Au départ, je l'ai menée seul. J'ai fait mes petites expérimentations sans prendre en compte l'avis des élèves, de ma collègue située dans la classe à côté de la mienne, ou des parents. Et puis je me suis rendu compte que les élèves adhéraient à ce type de disposition, ce genre de petits coins que j'avais faits. Je me suis documenté, j'ai fait des recherches sur l'usage de l'espace, la réflexion sur le corps, de l'apprenant dans son travail, et je suis tombé sur le projet *Future classroom lab*. Celui-ci reprenait en partie les dispositions et les théories que j'avais essayé de mettre en œuvre dans ma classe. Je me suis dit que ce que j'avais fait avait une cohérence, que le concept était inclus dans un projet déjà existant, de grande ampleur, puisque c'est un projet européen et que j'étais donc sur la bonne trajectoire.

Que s'est-il passé il y a trois ans pour que vous amorciez ce changement-là ? Parce que les pédagogies actives, ça fonctionne.

Je me suis posé la question de mon utilité dans la classe. Les pédagogies actives, ça fonctionnait, mais pour moi, ça manquait de piquant. Il y avait des points qui n'allaient pas, des choses qui manquaient, il y avait une forme de monotonie et, en fait, je m'ennuyais. Je me suis dit qu'il fallait que je change ma façon de travailler. J'ai donc inversé ma classe et j'ai fait en sorte que ce soit mes élèves qui produisent leurs propres ressources d'apprentissage, pour eux et leurs camarades. Ça a été un très gros chantier et je suis encore dans le processus de réflexion.

J'ai donc changé la façon de disposer les tables, j'ai repensé l'usage des petits coins, des espaces, et j'ai pris contact avec Xavier Garnier, qui est l'ambassadeur du projet *FCL* en France. De fil en aiguille, j'ai intégré le dispositif. On a réfléchi ensemble, avec des enseignants du premier et du second degrés, sur la façon de remobiliser les espaces, de penser le mobilier, pour permettre aux élèves d'être dans un environnement serein, stable et propice aux apprentissages.

Il y a eu un premier temps entre enseignants, puis on a intégré les élèves à cette réflexion-là. Ce sont eux qui ont pensé leur espace de travail, qui ont dit comment ils envisageaient la

classe, et avec quel type de mobilier. Des plans ont été faits, des idées plutôt pertinentes sont sorties. Ces esquisses ont été transformées en plans modélisés en 3D. Ensuite, on a intégré les parents dans le projet, en faisant appel au don d'objet. On a récupéré un canapé pour pouvoir meubler un peu les différents espaces qui étaient vides. On a une cohésion, une coéducation qui s'organise autour de ça.

Quelle est la taille de votre salle de classe ?

J'ai la chance d'avoir une très grande salle. Les élèves ont utilisé des espaces dans le travail quotidien qui d'habitude ne sont pas des espaces de travail : ma classe et celle de ma collègue sont séparées par un palier (nous sommes à l'étage) et il y a aussi un point d'eau avec des toilettes, des lavabos. C'est un espace assez grand de 15 à 20 m². Cette année, des élèves ont détourné l'usage de ces espaces, car les toilettes étaient utilisées pour des montages vidéos avec la tablette et le palier était parfois utilisé pour travailler à plat par terre, pour faire des grands documents de travail collaboratif. Si ces élèves-là utilisent cet espace pour travailler, c'est qu'ils veulent peut-être nous faire prendre conscience qu'il y a des espaces qui manquent ou qui ne sont pas forcément utilisables pour pouvoir travailler correctement. Il y a à la fois notre réflexion d'enseignant, d'adulte, et puis il y a eu des petites piques d'élèves qui sont venues nous rappeler qu'il y avait des espaces à repenser.

Est-ce que vous avez mutualisé les deux classes, comme un grand appartement dans lequel tout est commun ?

C'est le projet de cette année. Dans les deux classes, on fonctionnait avant de façon indépendante. Le projet FCL a pour but de créer un espace unique dans lequel il y aura plusieurs petits espaces : des espaces de création, de présentation, de mutualisation et de détente. L'espace de détente, maintenant, c'est le palier, l'espace tampon. Les élèves iront d'un espace à l'autre, d'une classe à l'autre, dès lors qu'ils auront une activité spécifique à faire. Il y aura des espaces qu'on trouvera dans une classe mais pas dans l'autre, ceux dédiés aux expérimentations, par exemple. Et donc, il y aura des va-et-vient d'une classe à l'autre, enseignants compris.

Est-ce que les élèves s'inscrivent à l'avance dans les différents ateliers ? Comment ça fonctionne ?

J'ai un grand tableau avec des Velcro. Il y a plusieurs cases dans ce tableau et les élèves, en fonction de ce qu'ils ont à faire, mettent leur photo sur un Velcro dans une case. Moi, ça me permet de voir où ils sont, ce qu'ils font et ça me permet de faire tourner les différentes activités et éviter qu'un élève ne reste trop longtemps sur une même activité. On a un minuteur, donc ça tourne toutes les vingt, vingt-cinq minutes. Je fonctionne avec un parcours individualisé. Chaque élève a un plan de travail personnel, mais ce n'est pas moi qui leur dis ce qu'ils vont faire dans la semaine. Ils remplissent eux-mêmes leur plan de travail en fonction de l'avancée de leur travail de la semaine d'avant et aussi des projets communs.

Il y a des élèves qui choisissent de ne pas commencer le parcours au début, parce qu'ils sont plus en avance que d'autres. Ça permet de jongler avec les différents espaces. Sinon, j'aurais vingt-sept élèves au même endroit et ça serait complètement ingérable. Il y a des parcours de remédiation, des parcours de production, des parcours de réflexion, des parcours d'expérimentation. Les différents parcours permettent que les élèves se répartissent dans les différents espaces. Cela permet donc d'éclater le grand groupe et d'avoir des petits groupes sur un moment clé pour pouvoir leur apporter une solution, une attention particulière.

À quel moment intervenez-vous ? Quelle forme prend l'évaluation ?

L'évaluation est continue. Je travaille avec les ceintures de compétences. Cela me permet d'évaluer au plus près ce qu'ils savent et eux connaissent l'objectif final d'un trimestre ou d'une fin d'année, par exemple. Je les suis au jour le jour, car cela me permet de faire de la remédiation quasi instantanée. Pour ce qui est des comptes rendus hebdomadaires, je les reçois tous les vendredis. Ils font le bilan personnel de leur travail : « *Qu'est-ce que j'ai étudié, qu'est-ce que j'ai fait ? Est-ce que j'ai eu un problème ?* » On se donne une perspective

de travail pour la semaine d'après. Quant à l'espace du professeur, il est amovible. Je l'appelle l'espace-validation. Il consiste en une petite table rouge et deux petites chaises. Il n'est pas fermé mais mi-clos, et fait 3 à 4 m². On y est en face-à-face : on discute, on échange autour du travail. On est dans un espace assez symbolique qui est un espace de validation.

Je bloque un créneau d'une heure sur l'agenda du vendredi après-midi dans lequel je reçois individuellement les élèves : ceux qui ont terminé leur bilan, pendant que les autres soit finissent leur bilan, soit commencent à s'avancer dans leur travail personnel pour la semaine d'après ou lisent en autonomie. Je tiens à ce que ça soit individuel même si, parfois, on est amené à faire une évaluation commune d'un petit groupe, parce qu'on est sur la même compétence. C'est important de les recevoir un par un, car la parole est assez libre. L'élève peut me dire des choses qu'il n'aurait pas dites s'il avait été avec des camarades, par exemple. J'y tiens et c'est assez efficace, en fait.

Pouvez-vous éclaircir ce que vous appelez « modalité d'immersion » ?

C'est tout ce qui touche à l'usage du numérique et à son intégration dans les pratiques pédagogiques, mais aussi ce que j'appelle les « *parcours d'apprentissage* ». Je faisais référence à un projet qu'on a mené l'année dernière et qui s'appelait « *visite augmentée* ». On a utilisé le numérique pour produire des ressources. Et l'immersion, c'est la capacité pour l'élève d'intégrer de façon efficiente les apprentissages, de façon très souple. Plus l'immersion est réussie, plus l'usage du numérique dans les apprentissages est réaliste. Les élèves avaient tourné sur fond vert, donc ils étaient incrustés dans l'œuvre d'art. Par exemple, on avait fait installer un enfant sur un lit à baldaquin Renaissance qu'on n'avait pas le droit de toucher physiquement, mais avec le numérique, on avait contourné cette contrainte-là par une immersion de l'élève.

Le numérique intervient pour une infime partie : la réalisation, la production finale, la valorisation. Pour tout ce qui est de l'ordre de la recherche, de la conceptualisation, de la construction, de l'expérimentation, on est sur de l'humain, on est sur du social, sur de l'innovation sociale et c'est ça qui est vraiment important. Il faut arriver à trouver une justesse, un équilibre entre innovation sociale et innovation technologique. Je pense l'avoir trouvé et, du coup, il y a des choses qui fonctionnent parce qu'on garde cet esprit de coopération et de collaboration, cet esprit d'échange, cet esprit de partenariat.

Ce serait ça l'innovation sociale ? C'est tout ce qui a trait à la coopération affichée, entretenue, le partage des connaissances ?

L'innovation sociale, c'est la capacité de pouvoir faire créer à des élèves des objets d'apprentissage par le biais de la coopération, de l'échange, de l'expérimentation, en vue d'une diffusion et d'une mise en œuvre pour un public tiers. Et c'est important, car on garde un pied dans l'humain. Ce sont des réflexions autour de la pédagogie de la créativité, sur laquelle je travaille avec une chercheuse suisse.

Nous travaillons depuis deux ans sur un projet qui s'appelle Code H et qui a pour objectif la création d'une application pour des élèves en situation de handicap visuel. Cette application serait créée par des élèves avec l'aide d'un robot qui s'appelle Nao, dont le but est de faciliter la vie quotidienne. Donc, des élèves qui ne sont pas en situation de handicap vont créer pour des élèves qui le sont.

Vous parlez de notion de « sacralisation » et de « vulgarisation » dans la salle de classe.

Les espaces sacrés, c'est par exemple un endroit avec un pouf qui plaît beaucoup aux élèves. Ils adorent se mettre dessus pour travailler. Je me suis demandé pourquoi ce petit pouf plaisait tant aux élèves : cet objet-là est sacré pour eux. Il a de l'importance. Ils aiment aussi un petit canapé qui sert pour la lecture. En tant qu'adulte, on ne perçoit pas tout cela, mais si on se place à un niveau d'élève, il y a des petits objets qui ont une importance capitale. C'est ça que j'appelle la sacralisation.

La vulgarisation, c'est le fait de pouvoir se dire de façon collaborative qu'on a trouvé un

usage pour un objet dans la classe, et qu'on va essayer de s'y tenir, faire en sorte que cet espace-là soit consacré uniquement à cet usage-là. Parfois, certains comportements d'enfants m'interpellent et m'amènent à réfléchir à l'usage d'un objet, d'un espace particulier. Cette réflexion s'exprime avec des mots d'enfant, puisqu'on a un conseil d'enfants dans la classe. On essaye de créer une ambiance générale de performance dans les apprentissages, à travers les espaces, le mobilier, les plantes.

Si j'ai aussi mené cette réflexion dans la classe, c'est parce que finalement, j'essaye de construire ma classe, en tant qu'adulte, comme moi j'aurais aimé l'avoir en tant qu'élève. Ça passe par des détails, des petits objets, des couleurs, même anodines ; j'essaye de faire en sorte qu'on s'y sente bien. Bien-être, bienveillance, tout en respectant le fait qu'on est dans un espace de travail, car il y a un contrat à respecter. ■

ÉRIC HITIER

Professeur des écoles à Druye (Indre-et-Loire)

propos recueillis par Nadine Coussy-Clavaud et Cathy Marret

POUR ALLER PLUS LOIN

<https://www.genial.ly/58b7479475be652d6c604888/ecolb>

<https://vimeo.com/224172946>

<https://vimeo.com/182679543>

<https://vimeo.com/183270072>